

http://www.huffingtonpost.fr/christine-sagnier/cense-soigner-notre-fils-hopital-psychiatrique-a-broye-famille_a_22528294/

Censé soigner notre fils, l'hôpital psychiatrique a broyé notre famille

On croit à la fin d'un cauchemar: enfin l'adolescent en souffrance va recevoir les soins dont il a besoin. Et là débute l'engrenage infernal.

[Christine Sagnier](#) Auteure de documentaires et de fictions jeunesse



jsmith

Censé soigner notre fils, l'hôpital psychiatrique a broyé notre famille.

Quel parent imaginerait se battre un jour pour faire hospitaliser son enfant dans un hôpital psychiatrique? Ceux qui sont passés par là savent combien l'expérience est traumatisante. On est à la fois ahuri, survolté, soulagé. Parce qu'aucune autre solution ne s'est présentée auparavant et qu'il n'y a pas d'alternative: c'est l'hospitalisation ou la mise en danger de l'adolescent, voire de la famille entière. Ayant cherché pendant des mois une oreille attentive d'hôpital en hôpital, on croit à la fin d'un cauchemar: enfin l'adolescent en souffrance va recevoir les soins dont il a besoin. Et là débute l'engrenage infernal.

Notre fils est arrivé à la maison à quatre ans et demi selon l'association qui a soutenu nos démarches d'adoption, sept ou huit ans en réalité. Sept ou huit ans d'une histoire que lui seul connaît, mais que l'on a toutes les raisons de penser semée de traumatismes, pertes multiples, pauvreté, abandon. C'était un petit garçon vif, extrêmement curieux et avide de la vie de famille. Un petit garçon qui voulait tout ou rien, qui nous aimait passionnément et nous détestait tout aussi passionnément au gré de ses frustrations. Un petit garçon qui avait souffert

et qui s'était construit cahin-caha, au hasard des carences affectives. À propos des enfants maltraités, le pédopsychiatre Jean-Marc Benkemoun dit que ce sont "des enfants fabriqués de travers". N'est-il pas légitime de considérer que les enfants abandonnés sont bien souvent des enfants maltraités, l'abandon étant la première des maltraitances? Quel que soit l'âge et quel que soit le lieu. L'abandon, qu'il soit réel ou perçu comme tel suite à la disparition d'un parent, c'est un sentiment d'effroi tapi au plus profond de soi et qui perdure toute la vie. C'est une béance.

A l'adolescence, tout a explosé. Les blessures se sont ouvertes, les troubles liés à cette construction chaotique se sont exacerbés. Des cycles amour-haine, il n'est resté que la haine, notre fils contrôlait sa nourriture, ses notes scolaires dégringolaient, est venue la prise de cannabis. Les bouderies d'antan se sont transformées en mutisme. Deux ans peut-être sans nous adresser la parole. Le silence qui rend fou ; nous comme lui qui ne parvient plus à en sortir. Impossible désormais d'avoir la moindre autorité. Les conflits qui virent en bagarre et la vie au cauchemar. Nous cherchons une issue, frappons à toutes les portes, centre médico-psychologique, spécialiste de l'attachement, spécialiste de l'adoption... Rien. Pas de solution. Aucun psy ne semble nous entendre, et le cauchemar monte en puissance. Nous finirons aux Urgences psychiatriques.

Les enfants adoptés sont surreprésentés dans les services psychiatriques; certains expliquent que les parents adoptifs consulteraient plus facilement. S'ajouterait le choc des cultures dans le cadre de l'adoption internationale. Je crois, moi, que mon fils aurait été tout aussi mal s'il avait été abandonné par une famille vivant de l'autre côté de la rue. Ne peut-on pas penser que le risque de traumatisme est largement plus élevé chez des enfants abandonnés?

Or le psychiatre urgentiste nous a proposé un foyer! Oui, un foyer pour un ado dont la plus grande peur est d'être abandonné. Nous nous sommes battus pour qu'il revienne sur cette proposition. "La véhémence est à la mesure de la culpabilité!" grognera-t-il, mais nous obtiendrons une hospitalisation. Le soulagement sera de courte durée. S'ensuivra l'effroi en découvrant le service psychiatrique, le couloir crème et les malades errant en pyjama; la raideur des psychiatres, leurs insinuations, les critiques systématiques: nous parlons trop à notre ado, nous sommes trop sur son dos, nous l'aimons trop pourquoi pas?, ou pas assez... Et l'attente, l'attente, l'attente, d'un rendez-vous, d'un diagnostic, d'un peu de bienveillance. Petit à petit, nous passerons de la confiance, à la méfiance, à la défiance à l'égard des psychiatres. En tout, nous en verrons une bonne dizaine au gré des changements de structure, sectorisation oblige. À chaque fois, nous raconterons la même histoire, l'éludant finalement, impuissants à nous faire comprendre. Parce que bon nombre de médecins sont enfermés dans une doctrine, ethnopsychiatrie pour les uns, psychanalyse pour les autres, ne jurant que par l'organisation de leur centre de soins sans regarder ce qui s'est fait et dit précédemment, renâclant même à réclamer un dossier médical aux confrères, chacun voulant poser son diagnostic. Sans compter les formules toutes faites: "Il y a de la culpabilité qui circule". Aaaaah la culpabilisation! Quant à l'humilité... "Pourquoi me mentirait-il?" nous demanda un psy à propos de notre fils. Et pourquoi pas?

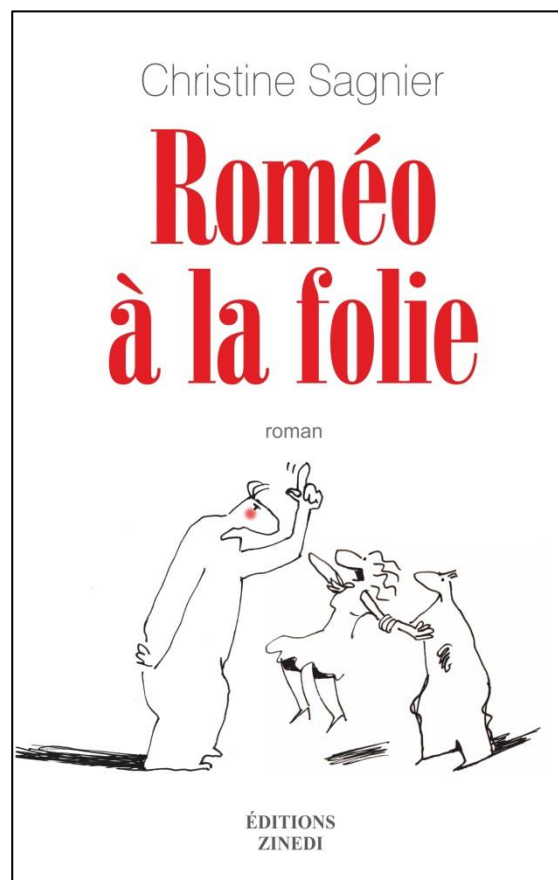
Face aux troubles psychiques, les spécialistes peuvent se trouver démunis, mais rares sont ceux qui sont capables de dire "je ne sais pas". Tout aussi rares, ceux qui proposent une collaboration avec les familles. Il est plus facile d'accuser, d'infantiliser les parents que d'avancer ensemble, cela impliquerait en effet que le psy oublie la posture du "sachant" pour accepter des ajustements permanents. "Je ne suis pas votre psy" me répondra l'un d'entre eux alors que je lui disais combien ses réflexions m'avaient blessée; un autre se félicitera de la

maladie de mon mari: "c'est bon signe" déclarera-t-il... Aussi, avant d'aborder les fameux entretiens familiaux qui rythment la vie des familles, nous préparions nous à la manière dont on prépare un entretien professionnel: les notes écrites noir sur blanc, et le choix de celui qui prendra la parole... Le père le plus souvent, attendu que la mère "suffisamment bonne" de Winnicott n'existe plus dès lors que l'on entre dans le cabinet d'un psy; évidemment puisque c'est par elle que le trouble arrive, mère castratrice, mère culpabilisante, mère fusionnelle...

Le plus dramatique, c'est qu'il en va de la vie du patient, de l'avenir d'une famille. Prisonnier de ses croyances, notre fils voyait en nous des persécuteurs. Alors qu'un service avait entrepris de détricoter ses raisonnements induits par un développement complexe, le suivant a balayé ce travail de dentellière pour mieux le conforter dans ses certitudes, puis, l'ayant rendu plus tout-puissant que jamais, a décrété sa sortie de l'hôpital. Quand nous avons dit notre désaccord, la chef de service s'est fait fort d'interpréter notre refus: "Si vous voulez l'abandonner, il faut que vous le lui disiez avec votre cœur..."

Face à l'ado en souffrance, apparaît l'adulte sauveur, celui qui réussira là où les parents ont échoué. Famille, amis, profs, psys, tout le monde s'y met. Qui plus est quand l'ado est adopté. S'il y avait eu moins de préjugés, moins de jugements, si nous avions été écoutés plus tôt, si les structures adaptées existaient, rien de tout cela ne serait arrivé.

Après une expérience aussi absurde et destructrice, il m'était plus que nécessaire d'écrire un roman humoristique...



EDITIONS ZINEDI